

des maladies; et dans ce nombre, on doit compter la guérison de Mme. McGrath, qui est le sujet de notre présent article.

Cette dame, comme on le verra dans sa déclaration, était tourmentée depuis quatre ans d'un *rhumatisme inflammatoire*, et retenue au lit depuis neuf mois, lorsque, en 1855, elle fut guérie, d'une manière instantanée, à la vue de la statue miraculeuse. Mais si cette guérison, opérée tout-à-coup, dut paraître alors, et parut, en effet, très-frappante, aujourd'hui elle est pour nous d'une certitude indubitable, depuis qu'une expérience de *cinq ans* en a justifié constamment la vérité: la personne n'ayant plus éprouvé le moindre retour de son ancien mal. C'est ce qu'elle nous apprend elle-même dans la déclaration suivante.

IX. — GUERISON DE MADAME MCGRATH,
OBTENUE À MONTREAL, EN 1855.

Julie McGrath, née près de Mullingar, en Irlande, âgée de 70 ans, domiciliée à Montréal, épouse de M. McGrath, fut atteinte en 1851 d'un rhumatisme inflammatoire qui persévéra pendant quatre ans, et lui fit enfin souffrir, l'espace de neuf mois, les douleurs les plus vives et les plus intolérables. Elle ne pouvait plus se servir de ses mains ni de ses pieds, qui étaient paralysés et enflés; et il fallait qu'on lui donnât tous les soins qu'on a coutume de donner aux enfants. Dans cet état affligeant, elle usa de tous les remèdes que pouvaient lui conseiller les personnes de sa connaissance, qui allaient la voir, sans qu'aucun de ces remèdes, qui furent en très-grand nombre, lui procurât le moindre soulagement. Au contraire, après les remèdes, le mal semblait empirer toujours d'avantage. Le Dr. McCulloch, qui lui donnait ses soins, pensait qu'à la fin, ce rhumatisme était devenu chronique ou goutteux, et qu'il n'y avait à espérer de guérison que du temps.

Après neuf mois de ces souffrances aiguës, une cousine de madame McGrath, la Sœur St.-François-Xavier, de la Congrégation de Notre-Dame, apprenant de M. McGrath, mari de la malade, l'état affligeant où elle était, conseilla à celui-ci de faire une neuvaine à Notre-Dame de Pitié, dans l'espérance d'obtenir sa guérison, et envoya pour cela à la malade, par une des enfants de sa classe, une médaille représentant Notre-Dame de Pitié, et une petite fiole contenant de l'huile de la lampe qui brûle devant la statue miraculeuse.

La malade commença en effet cette neuvaine, le 8 décembre 1855, de concert avec les élèves de la Sœur St.-François-Xavier, et la communauté de la Congrégation. Chaque jour, madame McGrath récitait les *Litanies* de Notre-Dame de Pitié, et trois fois durant la neuvaine, on fit sur elle des onctions avec l'huile de la lampe. Mais les douleurs étaient devenues si vives et si aiguës que la malade était incapable d'appliquer son esprit à la prière, en sorte

que toute sa confiance était dans les prières que les autres faisaient à son intention.

Enfin, le dernier jour de sa neuvaine étant arrivé, elle désira d'aller vénérer la statue miraculeuse, et se fit transporter dans la chapelle intérieure de la Congrégation, où la statue était alors exposée: transport qui ne put être effectué qu'avec de grandes précautions et des peines excessives. Elle n'avait point encore vu la statue dont nous parlons; et dès qu'elle l'aperçut elle éprouva soudain un saisissement accompagné d'une sensation extraordinaire par tout son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et même jusqu'aux extrémités des doigts: ce qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même, ni comprendre. Seulement elle se sentit alors inondée des consolations les plus douces, et d'un sentiment de béatitude qui lui aurait fait désirer de mourir, pour ne pas perdre ces impressions si délicieuses, tant elle se trouvait ravie de ce bonheur.

De plus, elle comprit aussitôt que Dieu avait exaucé ses prières, et en demeura si parfaitement convaincue qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier dans la Chapelle: *Je suis guérie!.....* Cette jouissance fut même si excessive, elle la toucha si vivement, et laissa dans toute sa personne des impressions si profondes, que pendant les huit ou dix premiers jours qui suivirent, il lui semblait qu'elle éprouvait une certaine faiblesse dans tout son corps, sans pourtant rien ressentir de son rhumatisme, qui l'avait quitté totalement depuis son entrée dans la chapelle. Dès ce moment, en effet, quoiqu'il se soit écoulé *cinq ans*, à dater de sa guérison, elle n'a jamais éprouvé aucune atteinte de sa maladie précédente et est allée tous les jours, à pied, pour assister à la sainte messe dans l'Eglise de Ste.-Anne.

Enfin, elle est parfaitement convaincue qu'elle doit sa guérison à la puissance de Notre-Dame de Pitié, et elle se regarderait comme la plus ingrate des créatures si elle avait le moindre doute à cet égard. Elle ajoute même, avec un profond sentiment de reconnaissance que, quand il lui survient quelque peine d'esprit, ou quelqu'un de ces ennuis dont la vie ne peut guère être exempte, elle n'a qu'à se rappeler les douceurs des impressions qu'elle éprouva à la vue de la statue miraculeuse; et que ce souvenir suffit seul pour la délivrer de ses peines, et lui rendre la paix du cœur.

Ainsi l'a déclaré la dite dame McGrath, dans la maison principale des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal, le 23 octobre 1860, laquelle déclaration a été signée par M. McGrath, mari de la dite dame, par Jane Condon, Margaret Brady, J. B. H. Byrne, tous témoins de la maladie et de la parfaite et constante guérison de madame McGrath.

TUS. MCGRATH, MARGARET BRADY,
JANE CONDON, J. B. H. BYRNE.